

Petits riens

Claude Léger

Combien de temps s'est-il écoulé depuis la pandémie de l'A-H1N1 ? Le temps d'écouler les stocks de Tamiflu ? Pas si sûr.

Combien de temps depuis l'éruption de l'Eyjafjallajökull ? Pour me souvenir de ce nom imprononçable, je m'étais trouvé un moyen mnémotechnique : « Déjà, j'y allais... J'recule ! », puisqu'il m'avait empêché de prendre l'avion pour traverser l'Atlantique. J'aurais pu faire le trajet en bateau, mais cela aurait pris trop de temps : juste de quoi faire le tour de la statue de la Liberté et revenir au pays.

Depuis combien de temps un Français n'a-t-il pas gagné le Tour de France ? Je n'en ai pas la moindre idée. Ce sont toujours des Américains qui gagnent. Le Tour n'est d'ailleurs plus « de France », puisque je crois même me souvenir qu'il est parti récemment d'Angleterre. Est-il passé par le tunnel sous la Manche ?

Combien de temps depuis que nous sommes gouvernés par le maire de Neuilly-sur-Seine ? Je compte les jours, surtout ceux qui nous séparent du premier tour de la présidentielle, mais la date n'en est pas encore connue. Ce pourrait être le 22 avril, soit dix ans et un jour après le premier tour de 2002, resté célèbre comme « tour de la tête du cochon ».

Ceux qui penseraient que j'ai plus d'un tour dans mon sac se tromperaient lourdement – au fait, pourquoi ne se tromperait-on pas légèrement ? Josée Mattei, qui veille de façon drastique ou draconienne – je ne sais pas quelle est la tournure la plus correcte – sur les échéances des textes du *Mensuel*, vient de m'envoyer un mail plein de sous-entendus, même s'il était lapidaire : « Mon cher Claude, si je ne m'abuse, je n'ai pas reçu vos "Petits riens" pour le *Mensuel* de juin... » Je n'ai pas osé lui répondre que je n'en avais pas encore écrit la première ligne. Combien de temps me restait-il, alors qu'il me semble si souvent ne pas avoir de temps à moi ?

Cependant, me revenaient obstinément certains thèmes que j'avais abordés naguère, comme ceux de la grippe et du volcan. C'était du temps où l'hippocampe régnait dans toute sa splendeur temporo-médiane, en tyran de l'hypermnésie. Mais, aujourd'hui, tout se brouille, s'embrouille même. Les

catastrophes s'empilent les unes sur les autres jusqu'à former un ensemble : l'âge des catastrophes, entend-on dire ¹.

En grec, la catastrophe, c'est le renversement, le bouleversement, la soumission du vaincu, mais aussi le dénouement de l'intrigue, de la pièce : « La commedia è finita. » Le Paillasse ² laisse alors tomber son couteau et, hagard, cache sa tête dans ses mains ensanglantées : « Qu'ai-je donc fait ? »

J'avoue – quel *shifter* ! – que j'avais ma petite idée pour ces « Petits riens », avant le rappel précautionneux de Josée Mattei ; mais je ne savais pas, jusque-là, comment les hameçonner, les accrocher, avant de les cuire à feu doux pour les réduire à n'être plus que des petits riens, c'est-à-dire des *zakouskis*, des amuse-gueule, des *tapas*.

Mon intention première était mauvaise. Je voulais distiller mon fiel sur les pages d'un livre qui venait de me tomber des mains. Son titre ? *Un jour, le crime*. Son auteur ? Un certain J.-B. Pontalis. Je dis « un certain », car je réalise que Pontalis ne figure jamais accompagné de son prénom, Jean-Bertrand, mais seulement des initiales de celui-ci. Et je me rappelle alors que Lacan, affairé à ses nœuds, l'avait un jour, dans une séance de séminaire, renvoyé à son « gibet ³ », tenant sans doute entre ses mains la ficelle pour l'y faire pendre... ailleurs. Je suppose que Pontalis avait fait peu avant une remarque désobligeante à propos de la monomanie borroméenne de celui qui fut son analyste.

On dit que la vengeance est un plat qui se mange froid ⁴. Certains en sont encore à le mastiquer des décennies plus tard, comme si la carne ne passait décidément pas : « Devenu psychanalyste, je me suis assez vite méfié du pouvoir exorbitant que, via le transfert, l'analyste était à même d'exercer sur ceux qui s'en remettent à lui. Leur dépendance, leur soumission peuvent être sans limites. J'ai connu des analystes qui, sans vergogne, n'hésitaient pas à exploiter le masochisme qui, sans doute, se cache en chacun de nous. Abuser de son pouvoir envers ses élèves, ses patients, ses enfants ou son chien est une tentation permanente ⁵. » Ne l'avez-vous pas reconnu ?, serions-nous tentés de dire à propos de cette esquisse de portrait.

1. Il ne faut quand même pas exagérer. J'apprends que la Bourse affiche une « vigueur certaine » à l'annonce de la mort de Ben Laden.

2. Fin de l'opéra de R. Leoncavallo *I Pagliacci* (1892). Déjà dans *Carmen* (1875).

3. Autre victime : « l'occasion là gâchée », épinglée au même lieu que celui de la note 4.

4. En 1964, après son « excommunication », Lacan rédige le texte de son intervention au congrès de Bonneval de 1960 : « Ils [les défauts de l'enregistrement] soulignent la carence de celui [i.e. Pontalis] que ses services désignaient pour accentuer avec le plus de tact et de fidélité les détours d'un moment de combat dans un lieu d'échange, quand ses nœuds [*sic*], sa culture, voire son entregent, lui permettaient d'en saisir mieux que quiconque les écoutes avec les intonations. » Extrait de « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 833.

5. J.-B. Pontalis, *Un jour, le crime*, Paris, Gallimard (*of course*), 2011, p. 147.

Ledit J.-B. esquisse surtout un autoportrait en quelques lignes, au début d'un chapitre intitulé « Premières rencontres » : « Revenant du lycée Henri-VI [*sic*], il y a de cela des décennies [...], je m'attardais parfois au palais de justice où je passais quelques heures assis sur un banc d'une chambre correctionnelle ⁶. »

Nous ne pouvons trancher sur le caractère de coquille ou de lapsus du « VI » d'Henri. S'agit-il d'un regret de l'auteur de n'avoir pu intégrer un lycée encore plus prestigieux que le lycée Henri-IV, ou bien est-ce une réminiscence shakespearienne d'une pièce de jeunesse qui finit mal, puisque le roi Henry *the Sixth* va s'y faire trucher par le futur Richard III. Le crime, un jour ; le crime, toujours.

Jeunes gens, passez de temps à autre vos heures creuses, au-delà de la salle des pas perdus, dans une chambre correctionnelle, dont le numéro importe peu, vous y apprendrez ce qu'est la vie, la vraie, bien mieux qu'au cinéma ou dans les cybercafés. Il vous en restera toujours quelque chose, ainsi que nous le conte Jean-Bertrand Lefèvre-Pontalis – je ne sais pas quand le début du patronyme est tombé.

Ce dernier semble avoir perdu, avec les années, le goût des prétoires. Il préfère désormais s'enfermer dans une cave, celle de la rue Sébastien Bottin, l'ancre Gallimard, où il « résiste à la tentation de pénétrer dans ce trésor et de [s]'emparer d'ouvrages devenus aujourd'hui introuvables ou oubliés ⁷ ».

Il n'est pas venu là pour commettre un tel délit, « ni pour assassiner ni séquestrer quiconque », mais pour consulter, ou plutôt compulsier, les collections de *Déetective* et de *Voilà*, magazines moins dignes de représenter la maison Gallimard que ne l'est la NRF. De là à s'enfermer dans une cave et chercher à retrouver la trace « d'un courrier de lecteurs discutant furieusement des mérites comparés des seins en poire et des seins en pomme ⁸ », il n'y a pas l'ombre d'un crime ni d'un délit, même d'initié. Plutôt l'ombre de la statue d'Henri IV, le vert galant, sur des rêveries d'hypokhâgneux ⁹.

7 mai 2011

6. *Ibid.*, p. 29.

7. *Ibid.*, p. 159-160.

8. *Ibid.*, p. 161.

9. Pour ceux que le crime intéresse, ce qui ne les rend pas suspects pour autant, et qui apprécient une littérature cuisinée sans graisse, on peut recommander la lecture des *Crimes* de l'avocat berlinois Ferdinand von Schirach (à ne pas confondre avec le Baldur du même nom), publié aussi chez Gallimard – décidément, le goût de la série noire... Ce sont des nouvelles, genre littéraire qui convient particulièrement au thème, en raison de l'importance qu'y a la chute.